

DOSSIER 2

RUMEURS, LEGENDES URBAINES, THEORIES DU COMLOT

PARTIE I

DEFINITIONS, CARACTERISTIQUES ET MECANISMES

I) DEFINITIONS

Document n°1 : qu'est-ce qu'une rumeur ?

Les premiers travaux systématiques menés sur les rumeurs ont été américains. Le nombre des rumeurs pendant la Seconde Guerre mondiale et leurs effets négatifs sur le moral des troupes et de la population ont conduit plusieurs équipes de chercheurs à s'intéresser au sujet.

Comment ont-ils défini la rumeur? Pour Allport et Postman [5] I, les pères fondateurs du domaine, la rumeur est

une « proposition liée aux événements du jour, destinée à être crue, colportée de personne en personne, d'habitude par le bouche-à-oreille, sans qu'il existe de données concrètes permettant de témoigner de son exactitude ». Pour Knapp [85], elle est une « déclaration destinée à être crue, se rapportant à l'actualité et répandue sans vérification officielle » (...) Bien que la question du vrai et du faux soit toujours la première posée lorsque l'on parle de rumeurs, en réalité elle n'est pas utile pour comprendre les rumeurs. Le processus de la rumeur se met en route parce que des personnes croient vraie une information et l'estiment suffisamment importante pour en reparler autour d'elles.

Cela ne présage en rien du statut réel de cette information

(Jean-Noël Kapferer : « Rumeur, le plus vieux media du monde » - Seuil – 1987)

Document n°2 : qu'est-ce qu'une légende urbaine ?

En 1995, un de mes enfants qui était alors en classe de Terminale m'a rapporté l'anecdote suivante, qu'il tenait d'un camarade de lycée :

Un jour, un professeur de philosophie a donné comme sujet de dissertation : « Qu'est-ce que le culot ? » Un élève a rendu une copie sur laquelle il avait écrit un seul mot : « Ça ». Il a eu une très bonne note.

Or cette histoire, racontée comme vraie et récente, je l'avais entendue trente ans auparavant, lorsque j'étais moi-même en classe de Philosophie !

Cette permanence d'un motif narratif fait immédiatement subodorer que l'on a affaire à une « légende contemporaine ». Impression confirmée par la collecte de variantes, c'est-à-dire de récits presque identiques où seuls changent des détails : le sujet de dissertation est le courage » ; la copie rendue peut être entièrement blanche ; on précise quelquefois la note obtenue (par ex. 18/20 ou A+), etc. La diffusion dans le temps se double d'une diffusion dans l'espace puisque cette anecdote est aussi attestée aux États-Unis et en Allemagne, comme en témoigne sa présence dans des recueils de légendes contemporaines.

Cette anecdote présente huit caractéristiques, qui sont celles des légendes urbaines.

1 / Le récit est *anonyme*, en ce sens qu'il est constamment réactivé par la pensée collective. C'est pourquoi les reprises

littéraires ou cinématographiques d'anecdotes sont si fréquentes : ce sont de « bonnes histoires » et elles n'ont pas de copyright !

2 / Comme on l'a vu, le récit qui paraît unique appartient en réalité à un ensemble de *variantes* attestées dans le temps et dans l'espace.

3 / Il s'agit d'un récit *bref*, genre narratif qui a ses lois propres et auquel se rattachent des sous-genres aussi variés que l'anecdote historique, la nouvelle littéraire, le conte, la fable, l'article de fait divers, l'histoire drôle, etc.

4 / Le contenu du récit est toujours *surprenant*, inhabituel. Comme dans les histoires drôles ou les nouvelles fantastiques, il y a une « chute » qui produit son effet sur l'auditoire.

5 / Le récit est *raconté comme vrai*, alors que son historicité est douteuse ou fausse. Indépendamment du fait qu'il

n'y a aucune preuve de la véracité de l'anecdote de « la copie de philo » (ni témoins, ni attestation, etc.), le récit est invraisemblable,

6 / L'établissement de la véracité d'une légende présente de l'intérêt, mais ce n'est pas l'essentiel. Il importe de comprendre pourquoi une histoire circule (...) L'anecdote de la dissertation de philosophie circule tout naturellement chez les lycéens de Terminale, qui se frottent à la philosophie pour la première fois et sont un peu déconcertés. Cette légende fait partie du vaste folklore narratif des lycéens, où se mêlent histoires d'examens et de bizutage, rumeurs sur les professeurs ou sur les établissements d'enseignement.

7 / Une histoire paraît d'autant plus vraie et vivante qu'elle est *récente*, c'est-à-dire que les événements racontés

sont censés s'être déroulés il y a peu de temps. D'où le phénomène de constante réactualisation des anecdotes,

alors même que beaucoup d'entre elles sont fort anciennes.

8 / Enfin, pour qu'une histoire nous intéresse, il faut aussi qu'elle soit, selon l'expression de Véronique

Campion-Vincent, une « histoire exemplaire », c'est-à-dire un récit qui possède un *message implicite*, une morale

cachée à laquelle nous adhérons.

On définira donc une légende urbaine comme *un récit anonyme, présentant de multiples variantes, de forme*

brève, au contenu surprenant, raconté comme vrai et récent dans un milieu social dont il exprime les

peurs et les aspirations.

(Jean Bruno Renard: « Rumeurs et légendes urbaines » - *Que sais je ?* – P.U.F. – Paris – 1999)

Document n°3 : Qu'appelle-t-on « storytelling » ?

« Le storytelling se déploie dans des secteurs inattendus, écrivait en 2006 la sociologue américaine Francesca Polletta, dans un livre majeur consacré au storytelling politique, *It Was Like a Fever* : les managers sont tenus de raconter des histoires pour motiver les travailleurs et les médecins sont formés à écouter les histoires de leurs patients. Les reporters se sont ralliés au journalisme narratif, et les psychologues à la thérapie narrative. Chaque année, des dizaines de milliers de personnes rejoignent le National Storytelling Network ou participent à l'un des quelque deux cents festivals de storytelling organisés aux États-Unis. (...) Longtemps considéré comme une forme de communication réservée aux enfants dont la pratique était cantonnée aux heures de loisirs et l'analyse aux études littéraires (linguistique, rhétorique, grammaire textuelle, narratologie...), le storytelling connaît en effet aux États-Unis, depuis le milieu des années 1990, un surprenant succès, qu'on a qualifié de triomphe, de renaissance ou encore de « *revival* ». C'est une forme de discours qui s'impose à tous les secteurs de la société et transcende les lignes de partage politiques, culturelles ou professionnelles, accréditant ce que les chercheurs en sciences sociales ont appelé le *narrative turn* et qu'on a comparé depuis à l'entrée dans un nouvel âge, l'« âge narratif ».

(...) « *Depuis les origines de la république américaine jusqu'à nos jours, écrit-il, ceux qui ont cherché à conquérir la plus haute charge ont dû raconter à ceux qui avaient le pouvoir de les élire des histoires convaincantes, sur la nation, ses problèmes et, avant tout, sur eux-mêmes. Une fois élu, la capacité du nouveau président à raconter la bonne histoire et à en changer chaque fois que c'est nécessaire est une qualité*

*déterminante pour le succès de son administration. Et quand il a quitté le pouvoir, après une défaite ou à la fin de son mandat, il occupe souvent les années suivantes à s'assurer que sa version de sa présidence est bien celle qui sera retenue par l'Histoire. Sans une bonne histoire, il n'a ni pouvoir ni gloire*⁵. » (Matti Hyvarinen, citée par Ch Salmon)

(...) Bien d'autres traits culturels attestent de la vitalité indiscutable du récit américain : la puissance du roman, de Mark Twain à Don DeLillo, la force du cinéma hollywoodien depuis la création des studios, la richesse du folklore transmis par la tradition du récit oral et des folksongs dans les années 1950, l'institutionnalisation dans les universités, depuis les années 1960, des ateliers d'écriture (si étrangers à la notion romantique d'inspiration ou à la vision bien française du génie solitaire et incompris), (...) Pour autant, on commettrait une erreur en confondant cette tradition et le

triomphe actuel du storytelling. Dans un article intitulé « Not the same old story », Lynn Smith, éditorialiste au *Los Angeles Times*, soulignait ainsi en 2001 le caractère inédit du phénomène, qui transcende les frontières disciplinaires et les secteurs d'activités : « On peut toujours faire remonter l'art du storytelling aux peintures rupestres des hommes des cavernes. [...] Mais depuis le mouvement littéraire postmoderne des années 1960, venu des universités et qui s'est répandu dans une culture plus large, la pensée narrative s'est propagée à d'autres champs : historiens, juristes, physiciens, économistes et psychologues ont redécouvert le pouvoir qu'ont les histoires de constituer une réalité. Et le storytelling en est venu à rivaliser avec la pensée logique pour comprendre la jurisprudence, la géographie, la maladie ou la guerre. [...] Les histoires sont devenues si convaincantes que des critiques craignent qu'elles ne deviennent un substitut dangereux aux faits et aux arguments rationnels. [...] Des histoires séduisantes peuvent être tournées en mensonges ou en propagande. Les gens se mentent à eux-mêmes avec leurs propres histoires. Une histoire qui procure une explication rassurante des événements peut aussi tromper en éliminant les contradictions et les complications. [...] Auparavant, on disait toujours : "Ce n'est qu'une histoire, donne-moi les faits", ajoute Paul Costello [cofondateur du Centre d'études narratives à Washington, créé en 1995 pour analyser ces nouveaux usages du récit]. Maintenant beaucoup de gens commencent à réaliser que les histoires peuvent avoir des effets réels qui doivent être pris au sérieux. » (...) C'est par ce détour que le storytelling a pu apparaître comme une technique de communication, de contrôle et de pouvoir. Au milieu des années 1990, en effet, le tournant narratif des sciences sociales coïncide avec l'explosion d'Internet et les avancées des nouvelles techniques d'information et de communication (NTIC) qui créent les conditions du « *storytelling revival* » et lui permettent de se diffuser aussi rapidement. De plus en plus d'ONG, d'agences gouvernementales ou de grandes entreprises découvrent l'efficacité du storytelling : « La NASA, Verizon, Nike et Lands End considèrent le storytelling comme l'approche la plus efficace aujourd'hui dans les affaires », constatait en 2006 Lori L. Silverman, consultante américaine en management'. Popularisé par le lobbying très efficace de nouveaux gourous, le *storytelling management* est désormais considéré comme indispensable aux décideurs, qu'ils exercent dans la politique, l'économie, les nouvelles technologies, l'université ou la diplomatie.

(*Christian Salmon – spécialiste de littérature : « Storytelling, la machine à fabriquer des histoires » - La Découverte-2007*)

Document n° 4 : Fake news

Ces dernières années, le phénomène des fake news s'étend sur le Web aux dépens des internautes. Ces fausses informations peuvent être propagées dans des buts différents. Certaines ont pour objectif de tromper le lecteur ou d'influencer son opinion sur un sujet particulier. D'autres sont fabriquées de toute pièce avec un titre accrocheur pour densifier le trafic et augmenter le nombre de visiteurs sur un site.

Le phénomène des fake news a pris une ampleur médiatique au cours de l'élection présidentielle de 2016 aux États-Unis. Cette tendance a fait son apparition en France quelques mois plus tard lorsque le peuple a également été appelé aux urnes pour élire son nouveau président.

Si Internet fourmille de ressources, il est également un parfait vecteur pour les [fake news](#).

(*Guillaume Belfiore-Site Futuratech - <https://www.futura-sciences.com/tech/definitions/informatique-fake-news-17092/>*)

Document 5 : Qu'appelle-t-on « théories du complot » ?

On appelle « théorie du complot » un récit qui décrit les agissements secrets d'un groupe ou d'une organisation. Souvent, ce récit est invoqué pour expliquer un événement marquant ou une crise telle que le décès subit d'une célébrité (Licata & Klein, 2000). La théorie du complot est caractérisée par le fait qu'elle contredit l'explication « officielle » de l'événement. Parfois, les théories du complot peuvent dépasser un événement précis et constituer une forme de pensée persistante à l'égard d'un groupe donné (par exemple, les théories sur le prétendu complot juif pour la domination du monde qui ont surgi de façon répétée à travers l'histoire). La théorie du complot comporte des similarités avec la rumeur et la légende. Certains auteurs (par exemple, Kapferer, 1987) ne font pas de véritable distinction entre rumeur et théorie du complot. Cependant, la théorie du complot se différencie typiquement de la rumeur par sa durée de vie, qui est plus longue, et par son taux d'adhésion, qui est souvent plus faible au sein de la population générale. (...) Par contre, tout comme les rumeurs, les événements qui donnent lieu à des théories du

complot ont souvent une signification collective, comme l'illustrent les exemples que nous allons présenter. La théorie du complot montre également des similarités avec la légende urbaine. En effet, elle comporte souvent plusieurs versions qui diffèrent selon les détails, en particulier selon les protagonistes impliqués. Cela la rapproche de la légende urbaine, qui, elle aussi, s'adapte au contexte dans lequel elle est propagée.

(Adrian Bangerter: « La diffusion des croyances populaires – Le cas de l'effet Mozart » - PUG – 2008)

QUESTION

1) Vous remplirez le tableau ci-dessous en répondant par « oui » ou « non » ou « les deux » ou « aucun »

(avec toutes les nuances que vous jugerez nécessaires)

	Le contenu du message est-il vrai ou faux ?	Connait-on la source ?	Le lancement et la diffusion sont ils volontaires ou non ?	S'agit-il d'un message court ou y a-t-il un scénario élaboré ?	L'information est elle plutôt heureuse (rose) ou néfaste (noire) pour le groupe ou la personne visée ?
RUMEUR					
LEGENDE URBAINE					
STORY TELLING					
FAKE NEW					
THEORIE DU COMLOT					

II) MECANISMES

Document n°6 : Intérêt et ambiguïté de l'information

La plus connue des définitions de la rumeur par leur dynamique doit être portée au crédit du sociologue américain T. Shibutani : les rumeurs sont des nouvelles improvisées résultant d'un processus de discussion

collective. Pour lui, à l'origine de la rumeur il y a un événement, important et ambigu.

(Jean-Noël Kapferer : « Rumeur, le plus vieux media du monde » - Seuil – 1987)

Document n°7

(...) certains récits s'imposent sur le marché cognitif, non parce qu'ils viennent spontanément à l'esprit, non parce qu'ils sont jugés plausibles, non parce qu'ils peuvent être facilement conçus par la moyenne des esprits, mais parce qu'ils sont spectaculaires et/ou adéquats à notre système de représentation, et qu'ils peuvent, pour ces raisons, être facilement mémorisés. Le facteur mnésique peut-être considéré comme révélateur de l'effet cognitif qu'une information produit sur les esprits.

(Gerald Bronner : « Vie et mort des croyances collectives » - Hermann – 2006)

Document n°8 : La transmission des informations et des rumeurs, l'expérience de Postman et Allport

Le travail de Postman et Allport, présenté en 1945, provient d'un problème très concret : en 1942, après la défaite de Pearl Harbor, de nombreuses rumeurs circulèrent aux Etats-Unis, visant notamment l'armée, la marine américaine, l'administration ou certains groupes américains

minoritaires et les accusant d'incompétence ou, pire, de trahison. L'objectif de ces deux chercheurs a donc été d'essayer de reproduire en laboratoire (c'est à dire dans des conditions contrôlables) le mécanisme des rumeurs. L'expérience est simple et rappelle notre vieux jeu du «téléphone arabe». On présente une image à une personne et on lui demande ensuite de la décrire à une seconde personne qui ne l'a pas vue. Cette seconde personne devra faire de même pour une troisième, et ainsi de suite; l'expérience a été refaite avec quarante groupes de six ou sept personnes à chaque fois. Comme on s'en doute, la description de l'image a été peu à peu déformée selon trois cheminements: les détails considérés comme peu importants ont disparu, d'autres ont été au contraire accentués, enfin certains détails vont être réinterprétés de façon à apparaître comme cohérents avec l'ensemble de la scène. Les auteurs remarquent que bien souvent ces transformations vont se faire dans le sens de stéréotypes sociaux. Ainsi, une image représente une scène dans une rame de métro : un homme blanc, habillé sans élégance (certains diraient mal habillé), discute avec un noir bien habillé (chapeau, costume et cravate). Le blanc tient un objet dans la main qui pourrait être une pipe ou un rasoir et parle au noir (certains pensent qu'il le réprimande).



FIG. 7. Un exemple du matériel visuel utilisé dans les expériences. Voici une version finale, typique, de cette image (la dernière d'une série) : « Ceci est un wagon de métro à New York qui se dirige vers Portland Street. Il y a une femme juive et un Noir qui tient un rasoir dans sa main. La femme a un bébé ou un chien sur les genoux. Le train va jusque Deyer Street, et rien de particulier ne se produit. »

Dans plus de la moitié des cas, le récit final parle d'un noir qui tient un rasoir dans la main et menace un homme blanc. Cette déformation va dans le sens d'un stéréotype, une discussion entre blanc et noir aux Etats-Unis ne peut être amicale, le noir ne peut être que délinquant, traduisant soit des sentiments racistes soit une peur du stéréotype du noir violent.

Ce type d'expérimentation permet de montrer comment se forme un phénomène apparemment aussi insaisissable que la rumeur. Evidemment on peut critiquer cette approche en rappelant que les conditions en laboratoire s'éloignent sur certains points des situations «réelles», mais cela ne remet pas en cause la valeur de cette expérimentation car elle aurait plutôt tendance à donner des résultats plus modérés que ce qui se passe dans la réalité (les personnes sont plus attentives au message que dans la réalité, le temps de transmission du message est plus court, l'implication personnelle est moins forte que dans la réalité). (Rogel Thierry : « Introduction impertinente à la sociologie » - Liris – 2004)

Document n° 9 : ADUA

Les communications orales ne circulent pas au hasard dans le public, dans les groupes. Elles circulent souvent par les réseaux d'affinités personnelles et de proximité. Elles nous arrivent souvent par l'expert du sujet ou une personne plus experte que nous sur le sujet.

Si cette parole experte est mise en doute alors le colporteur fera immédiatement appel à la personne qui lui a transmis la rumeur et qui est plus experte sur le sujet: « c'est l'ami de ma sœur qui est médecin qui a lui-même vu le président à l'hôpital dans le service d'un collègue à lui ». Il s'agit d'un argument d'autorité suprême : le « super expert » ne peut être remis en cause.

La personne qui relate une information importante cherche souvent à convaincre, à persuader. Le colporteur n'est donc pas neutre : il ne se contente pas d'annoncer une simple nouvelle. Il s'implique

complètement, il fait sienne l'information : la rejeter, c'est le rejeter. C'est pourquoi la circulation de la rumeur est une succession d'actes de persuasion.

(...) Une des forces du mythe que nous avons déjà souligné, c'est qu'il s'appuie apparemment sur la vérification la plus rigoureuse: celle du témoignage direct qu'apporte une personne de confiance (un parent, ami, voisin). Le témoignage reste toujours quasi direct mais toujours assez éloigné pour éviter tout contact trop direct. C'est comme si inconsciemment, on s'arrangeait pour ne pas avoir à vérifier directement l'information.

(Adeline Michel, A.C. Sordet et E. Moraillon : « Les rumeurs en tant que phénomène d'influence sociale » - <http://pascalfroissart.online.fr/1-extern/mich-04.pdf>)

Document 10 : Les énoncés « non réfutables » ou « irréfutables ».

Un énoncé est « non réfutable » quand il est établi de telle manière qu'on ne peut pas démontrer qu'il est faux). "Je ne peux pas prouver que les licornes n'existent pas"

(Gérald Bronner : [Magazine Marianne](#) - 26/05/2018)

Document 11 : Illustration d'un énoncé irréfutable



(Bill Waterson : « Calvin et Hobbes » - Tome)

Documents 12 : « L'effet Fort » ou « Le mille feuilles argumentatif »

Gérald Bronner ajoute l'utilisation de « l'effet Fort » (du nom de Charles Fort, auteur du « Livre des damnés ») qui consiste à accumuler les faits et les hypothèses à la manière d'un « mille feuilles ». Cette technique aura deux effets : d'une part, cela rend un ensemble crédible alors que chaque argument pris un à un est fragile; deuxièmement, les arguments étant d'ordre très divers, peu de personnes auront les capacités, et le temps, pour réfuter chaque argument un à un. Des idées fausses ou douteuses pourront ainsi

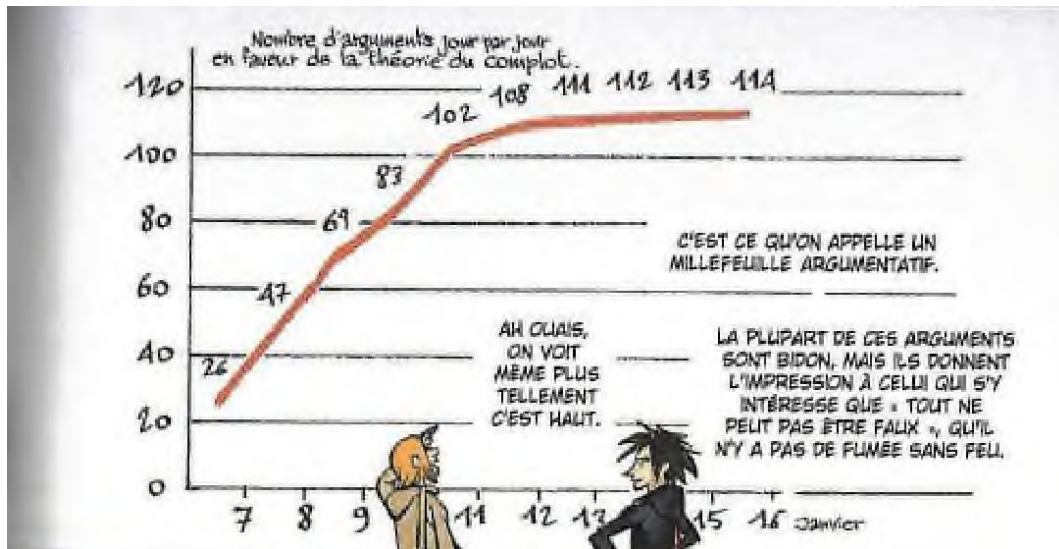
trouver leur place sur le marché cognitif.

(Th Rogel – Note de lecture de « La démocratie des crédules » de Gerald Bronner – P.U.F. – 2013

<http://mondesensibleetsciencesociales.e-monsite.com/pages/notes-de-lecture/notes-de-lecture-en-sociologie/la-democratie-des-credules-gerald-bronner.html>

Document n° 13 : Illustration de « l'Effet Fort »





(Source : Gerald Bronner – Krassinski : « Crédulité et rumeurs – Faire face aux théories du complot et aux fake news » - La bédéthèque des savoirs – Le Lombard – 2018)

Document 14 : Comment tuer une rumeur ?

A la différence des ordinateurs, l'homme a du mal à effacer une information une fois celle-ci acquise. D'une façon générale, loin d'effacer une impression, le démenti accompagne, voire ajoute, une impression (qu'il cherche à cacher). La psychologie cognitive nous enseigne que l'homme ne soustrait jamais d'informations; il ne peut qu'en ajouter. L'anti-rumeur doit s'inspirer de ce constat essentiel. (...) spécialistes des relations publiques le savent d'expérience : on attaque mieux une rumeur en lançant une contre-rumeur, c'est-à-dire d'autres hypothèses, d'autres thèses sur le sujet. A Orléans, en

présentant la rumeur comme le produit des forces réactionnaires et antisémites, tapies depuis l'après-guerre, on a accrédité la thèse d'un quasi-complot : cela a modifié le statut de la rumeur. De porteuse de révélations, elle est devenue porteuse de honte. Les parleurs ont été ainsi réduits au silence. (...) L'inefficacité des démentis tient largement à leur non-circulation. Mue par ses règles propres, la presse ne publie le démenti qu'une seule fois : alors que la rumeur se répète chaque jour, le démenti souffre d'un handicap majeur : la presse, estimant qu'« elle a déjà donné » ou qu'il n'y a rien de neuf, ne republie pas le démenti. Or, tous les publicitaires le savent bien, ce n'est que par la répétition qu'un message fait le plein de son audience potentielle. Mais la poursuite de la diffusion du tract hallucinogène s'explique-t-elle uniquement par l'absence de diffusion des démentis ? On peut en douter (...) Jusqu'à présent, nous avons examiné les écueils de l'anti-rumeur en termes de réception de message : le démenti ne circule pas assez ; les articles présentant rapidement le démenti peuvent produire l'effet inverse. Mais il reste à prouver que le démenti aurait bien convaincu, s'il avait effectivement atteint sa cible. Cela fut étudié en demandant aux 931 lycéens de lire pendant cinq minutes le texte intégral du démenti de l'Éducation nationale* (4). Dans l'ensemble, ce démenti influença 48 % des lycéens et laissa non convaincus 52 % d'entre eux. Mais ce résultat cache une profonde disparité entre ceux qui connaissaient déjà la rumeur et ceux qui l'apprennent lors de l'expérience, en même temps que son démenti (tableau 2). Ce démenti convainc deux tiers des ignorants mais seulement un peu plus d'un tiers de ceux qui connaissaient la rumeur. Chez ceux qui, connaissant la rumeur, y croyaient, seuls 17 % sont convaincus par le démenti. Chez ceux qui ne croyaient pas à la rumeur, 79 % sont convaincus par le démenti. Paradoxalement, le démenti a donc eu un effet boomerang sur 21 % de ceux qui ne croyaient pas à la rumeur : après le démenti, ils y croient !

Crédibilité d'un démenti de la rumeur des tatouages au LSD selon la connaissance de la rumeur
Opinion sur le démenti

Connaissaient déjà la rumeur	Croient le démenti	Ne sont pas convaincus par ce démenti	Total
Oui (536)	38	62	100
Non (395)	62	38	100

Source : Hadjian et élèves du lycée de Pierrelatte (1989).

(* L'auteur fait référence à la rumeur des « décalcomanies au LSD »)

(Kapferer Jean-Noël. *Le contrôle des rumeurs. In: Communications, 52, 1990. Rumeurs et légendes contemporaines* https://www.persee.fr/doc/AsPDF/comm_0588-8018_1990_num_52_1_1785.pdf)

Document 15

Plutôt que de « théorie du complot » (au singulier), je préfère parler de mentalité conspirationniste ou encore de pensée conspirationniste (ou complotiste). Et plutôt que de « théories du complot » (au pluriel), je préfère parler de récits conspirationnistes (ou complotistes). Pour simplifier, je dirais qu'il s'agit d'interprétations paranoïaques de tout ce qui arrive dans le monde. Précisons. Dans l'expression mal formée « théorie du complot », le « complot » est nécessairement un complot fictif ou imaginaire attribué à des minorités actives (groupes révolutionnaires, forces subversives) ou aux autorités en place (gouvernements, services secrets, etc.). Il est présenté par celui qui y croit comme l'explication d'un événement inattendu ou perturbateur, mais il fonctionne en même temps comme une mise en accusation. Il ne s'agit pas d'une « théorie » élaborée sur le modèle des théories scientifiques, mais d'un mode de pensée ou d'une mentalité proche de la paranoïa, attribué à un sujet qu'on veut ainsi disqualifier, et d'un type de récit à la fois explicatif et accusatoire fondé sur la croyance à un complot imaginaire. Ce récit se présente comme une interprétation fautive ou mensongère d'un événement traumatisant ou inacceptable. (...) Sous le regard conspirationniste, les

coïncidences ne sont jamais fortuites, elles ont valeur d'indices, révèlent des connexions cachées et permettent de fabriquer des modèles explicatifs des événements. Les indices à leur tour sont transformés en preuves, ce qui permet aux « théoriciens » du complot de donner une allure rationnelle, voire « scientifique » à leurs récits explicatifs – faussement explicatifs. Ces récits mêlent ainsi l'irrationnel au rationnel. (...)

1. *Rien n'arrive par accident.* Rien n'est accidentel ou insensé, ce qui implique une négation du hasard, de la contingence, des coïncidences fortuites. (...) Toute trace de hasard est ainsi éliminée de l'Histoire. Tout s'explique par les complots et les mégacomplots.

2. *Tout ce qui arrive est le résultat d'intentions ou de volontés cachées.* Plus précisément, d'intentions mauvaises ou de volontés malveillantes, les seules qui intéressent les esprits conspirationnistes, voués à privilégier les événements malheureux : crises, bouleversements, catastrophes, attentats terroristes, assassinats politiques. (...)

3. *Rien n'est tel qu'il paraît être.* Tout se passe dans les « coulisses » ou les « souterrains » de l'Histoire. Les apparences sont donc toujours trompeuses, elles se réduisent à des mises en scène. La vérité historique est dans la « face cachée » des phénomènes historiques. Dans la perspective conspirationniste, l'historien devient un contre-historien, l'expert un contre-expert ou un alter-expert, un spécialiste des causes invisibles des événements visibles. (...)

4. *Tout est lié ou connecté, mais de façon occulte.* « Tout se tient », disent-ils. Derrière tout événement indésirable, on soupçonne un « secret invouable », ou l'on infère l'existence d'une « ténébreuse alliance ». Les forces qui apparaissent comme contraires ou contradictoires peuvent se révéler fondamentalement unies, sur le mode de la connivence ou de la complicité. La pensée conspirationniste postule l'existence d'un ennemi unique : elle partage avec le discours polémique la *reductio ad unum* des figures de l'ennemi. Celui-ci reste caché, et ne se révèle que par des indices. C'est pourquoi il faut décrypter, déchiffrer à l'infini. (...)

5 On peut ajouter une cinquième règle, celle de la critique, ainsi formulée par Emmanuelle Danblon et Loïc Nicolas : « *Tout doit être minutieusement passé au crible de la critique.* » Cette règle peut se formuler par exemple par l'énoncé : « Au début, je n'y croyais pas mais j'ai dû me rendre à l'évidence. » La règle de la critique a pris une grande importance dans les plus récentes « théories du complot », par exemple celles qui consistent à attribuer les attentats du 11-Septembre à un « complot gouvernemental ». On pourrait appliquer aux « théoriciens » qui traitent du 11-Septembre selon la méthode de l'hypercritique la fameuse remarque de Shakespeare: « *Il y a beaucoup de méthode dans cette folie.* » (...)

D'une façon générale, on observe que les vagues conspirationnistes surgissent dans des contextes de crise globale ou de bouleversements profonds de l'ordre social, ébranlant le fondement des valeurs et des normes. Révolution française, révolution d'Octobre, crise de 1929, crise financière de 2007-2009 : autant d'événements destructeurs de certitudes et de repères, aussitôt suivis d'interprétations plus ou moins délirantes (bien que rationalisantes) fondées sur l'idée de complot, ces dernières permettant de redonner du sens à la marche de l'histoire.

(« *Théories du complot: 11 questions à Pierre-André Taguieff* » – Site « *Conspiracy watch* »
<http://www.conspiracywatch.info/Theories-du-complot-11-questions-a-Pierre-Andre-Taguieff-4-4a1100.html>

QUESTIONS

- 2) Pour quelles raisons certains récits sont ils plus aptes que d'autres à faire l'objet de rumeurs (le terme « rumeurs » englobe ici toutes les autres formes de récits dont nous avons parlé) (documents 6, 7, 10, 11)
- 3) Quels sont les éléments qui favorisent la propagation des rumeurs ?(documents 8, 9)
- 4) Pourquoi est-il si difficile de tuer une rumeur ? (document 12, 13, 14)
- 5) Montrez que les « complots imaginaires » (dans le cadre des théories du complot) peuvent provenir de « bonnes intentions » (document 15 et les autres documents)

PARTIE II

LA RUMEUR D'ORLEANS

Document n° 16 : La rumeur d'Orléans

Fin 1966, à Rouen, la rumeur accuse une boutique de confection bien connue d'être un appât pour la traite des blanches. Les menaces téléphoniques se multiplient. Poursuivie par cette rumeur qu'aucun démenti ne parvient à calmer, la gérante du magasin préfère abandonner la lutte et quitter la ville. Trois années plus tard, une même rumeur s'abattait sur Orléans. Les clients désertent six magasins de prêt-à-porter bien connus et tenus par des israélites : des jeunes femmes auraient disparu, enlevées dans les cabines d'essayage. En visitant les sous-sols des magasins, la police aurait trouvé deux ou trois jeunes filles, droguées et prêtes à être remises à un réseau de traite des blanches. La rumeur prit une ampleur considérable : il fallut toute la mobilisation de la presse parisienne et locale, des associations et des pouvoirs publics pour éteindre la « rumeur d'Orléans », ou du moins la réduire au silence.(...) ce type de rumeurs naît souvent dans les pensions de jeunes filles, c'est-à-dire des milieux clos coupant de la réalité sociale une population adolescente ayant elle-même une très faible expérience de la cité. De la même façon, ce type de rumeur trouve un terrain perméable chez les personnes âgées : elles ignorent ou méconnaissent les conditions de la vie moderne et vivent avec des schémas types. Il est significatif que les jeunes filles les plus affectées par cette rumeur déclaraient souvent avoir été sensibilisées par le souvenir des mises en garde reçues dès l'enfance par les grand-tantes et les grand-mères. (...) En France, visées par les rumeurs de traite des blanches, il est normal que les boutiques de mode soient choisies comme bouc émissaire. Tout d'abord, ces lieux sont très érotisés : on s'y déshabille pour plaire et séduire. On ne saurait cependant ne retenir que cette cause générique et psychologique. Ces magasins ont aussi une fonction sociale : ils créent le changement. Ils sont un des supports institutionnels de la modification des mœurs : ce sont eux qui amènent la mode, essentiellement destinée aux jeunes, leur permettant de se forger une nouvelle identité, en rupture avec celle que leurs parents leur conféraient jusqu'alors. Les boutiques de mode activent l'identification des jeunes filles à des figures de référence étrangères à la ville, nées à Paris, à Londres, ou à New York. Le vêtement signe donc de façon visible la perte de contrôle des parents et de la ville sur la jeunesse, séduite par l'appartenance à des courants venus d'ailleurs.

Cette situation est source de frustrations : elle débouche tout naturellement sur un ressentiment vis-à-vis des porteurs du germe qui séduit la jeunesse, surtout quand il s'agit de commerçants juifs, encore considérés en province comme le prototype de l'étranger. Jusqu'alors refoulée, cette irritation trouve en la rumeur le véhicule idéal de sa justification et de sa libération. Boucs émissaires, ces boutiques vont payer pour la perte de la jeunesse ressentie par la cité. Il en va souvent de même des autres vecteurs de l'émancipation : les discothèques et les maisons de la culture.

(Jean-Noël Kapferer : « Rumeur, le plus vieux média du monde » - Seuil – 1987)

Document 17 : Reportage sur la rumeur d'Orléans

<https://www.youtube.com/watch?v=rhkO8gVYj88>

QUESTION

6) En vous servant des documents fournis ainsi que des enseignements que vous avez tiré de la première partie du dossier (mécanismes,...) et éventuellement du dossier précédent (perceptions,...), vous analyserez la « rumeur d'Orléans » : pourquoi cette histoire a-t-elle été préférée à d'autres ? (pensez à contextualiser cette rumeur). En quoi est-elle irréfutable ? Comment s'est-elle diffusée ? Quels ont été les effets des démentis successifs ? Comment a-t-on éteint cette rumeur ?

PARTIE III

« PAUL EST MORT »

UNE LEGENDE URBAINE

INTRODUCTION

Vendredi 10 Avril 2020, cela fait 20 ans jour pour que Paul McCartney annonce qu'il quitte les Beatles et que le public découvre que le plus grand groupe du monde n'est plus.

Il se trouve que ce 10 avril 2020 je dois faire un cours d'EMC (Enseignement Moral et Civique) à une classe de première et que depuis un bon moment je fais travailler les élèves sur la question des rumeurs et des légendes urbaines (thème que j'aborde en classe depuis le milieu des années 1980 même s'il n'a jamais été explicitement au programme de quelque discipline que ce soit mais qui entre pleinement dans l'esprit des Sciences Economiques et Sociales). Et, en ce 10 Avril 2020, je vois là l'occasion de parler d'une célèbre Légende Urbaine* née en 1969 : *« Paul McCartney est mort en 1966 et a été remplacé par un sosie qui, depuis, joue son rôle »*.

Voilà un cas qui possède toutes les propriétés que je recherche dans une rumeur (ou légende urbaine : malgré leurs différences, j'utiliserai les deux termes comme synonymes). Premièrement cette rumeur est ancienne et il y a une faible probabilité qu'un élève l'ait rencontrée et y croit. En effet, aborder des exemples de rumeurs ou de légendes urbaines récentes risque d'avoir des effets contre-productifs : démontrer la fausseté d'une rumeur à un élève « croyant* » le mettrait en situation de « dissonance cognitive* » et le risque est que la croyance de cet élève se renforce.

Par ailleurs, beaucoup de rumeurs sont anxiogènes et, en ces temps de confinement et à la veille des vacances de Pâques les plus bizarres que les élèves aient connues, parler de musique « pop » et des Beatles est plutôt détendant et « déstressant ».

L'objectif de cette analyse est de mettre à jour les mécanismes essentiels de formation des rumeurs et légendes urbaines en espérant que le jour où les élèves tombent sur une légende urbaine, ils puissent la repérer (c'est bien sûr, en espérant, la pédagogie consiste à semer en espérant que ça pousse). Ce travail n'est donc ni celui d'un spécialiste des Beatles ni d'un spécialiste des rumeurs (je pense tout de même être assez bon connaisseur) mais d'un prof de lycée qui allie les deux thèmes.

N.B.: cette intervention sur « Paul is dead » prend place dans un ensemble plus global consacré aux rumeurs et légendes urbaines. Il y a donc un certain nombre de notions essentielles qui ne sont pas données ici.

I) LA RUMEUR DE LA MORT DE PAUL: ORIGINE

A) DOCUMENT 18 : UNE ANALYSE EN LIGNE

Feldup : « La plus grande théorie du complot de la musique - Findings N°49

<https://www.youtube.com/watch?v=ShkLzaiCS6I&t=1097s&fbclid=IwAR1GGFBEEmErp3P905RR2aglVNmCc4sClcmrLa4Ynt5 DPQta2U4ZQceP6tw>

B) DOCUMENT 19 : UN DOSSIER ECRIT

Notre histoire commence le 12 Octobre 1969 au moment de la sortie du dernier disque des Beatles, Abbey Road, quand Russ Gibbs, animateur radio de Détroit dans le Michigan, reçoit un appel téléphonique lui conseillant de jouer à l'envers sur sa platine le morceau « Revolution 9 ». C'est à partir de ce moment qu'apparaît et se développe la rumeur selon laquelle Paul McCartney serait mort en 1966 dans un accident automobile. Devant la catastrophe annoncée pour le groupe, on aurait décidé de remplacer Paul par un sosie du nom de Billy Shears, lequel tiendrait son rôle jusqu'à aujourd'hui (et aujourd'hui, ça ne ferait pas moins de 54 ans !). La rumeur est vite reprise par The Michigan Daily puis se diffuse aux Etats-Unis et dans le reste du monde.

Evidemment tout cela est faux mais cette légende a le mérite de reposer sur quelques uns des mécanismes sociologiques et psychologiques les plus courants dans la constitution des légendes urbaines* (les astérisques renvoient au lexique en fin de dossier). C'est ce que nous allons dégager ici. Les spécialistes considèrent en général que les rumeurs* ou les légendes urbaines* (j'emploierai les deux termes indifféremment) se développent facilement lorsqu'il y a un déficit d'informations officielles accompagné de phénomènes pouvant apparaître comme ambigus pour un public fortement (et émotionnellement) concerné. Ici la rumeur de la mort de Paul a peu de chances de captiver ceux qui n'apprécient pas spécialement ce groupe ou le connaissent à peine. En revanche, la communauté* des fans va être ébranlée.

Entre 1966, année supposée de la mort de Paul, et 1967 (année de la sortie de « *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* ») il n'y a pas de sortie de disques alors que les Beatles en sortaient en moyenne deux par an (la vraie raison est probablement que « *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* » était suffisamment novateur pour réclamer une bonne année de travail). De plus, les Beatles avaient décidé en 1966 de ne plus jouer en concert ce qui était une source de frustration pour les fans.

1969 : la séparation du groupe n'est pas à l'ordre du jour mais il y a déjà des dissensions. Pour les fans la possible disparition du « plus grand groupe du monde » est un traumatisme et alimente la recherche d'informations. On voit ici l'importance de la dimension émotionnelle de la rumeur.

Il apparaît qu'en général les moments de crise économique ou de menace de conflit sont des moments idéaux pour l'essor des rumeurs et 1969 est un moment de crise pour les Beatles et pour la communauté de leurs fans.

Mais cela n'est que le terrain. Il faut en plus un évènement ambigu: ce sera un propos de Louis Yager (journaliste musical ?) qui prétend en 1967 que la voix de Paul a changé et que ce n'est donc plus le même Paul. Cela expliquerait le silence d'un an. Le deuxième évènement c'est ce coup de fil en 1969 passé à BBB prétendant qu'en écoutant le morceau « *Revolution 9* » à l'envers, on peut entendre un indice à propos de l'accident automobile de Paul.

On est donc face à deux informations contradictoires : « Paul est mort » et « Paul chante toujours au sein des Beatles ». Il y a là une « dissonance cognitive* » et la manière la plus simple de résoudre une « dissonance cognitive » est de modifier ou d'éliminer une des deux informations. Celle qui sera éliminée est celle qui circulera le plus difficilement au sein des fans. Or, il est avéré que les informations qui circulent le mieux, parcequ'elles suscitent la curiosité, sont les informations spectaculaires et les informations les plus sombres. (Comme l'écrit le sociologue Gerald Bronner : « certains récits s'imposent sur le marché cognitif, non parce qu'ils viennent spontanément à l'esprit, non parce qu'ils sont jugés plausibles, non parce qu'ils peuvent être facilement conçus par la moyenne des esprits, mais parce qu'ils sont spectaculaires et/ou adéquats à notre système de représentation » (*Gerald Bronner : « Vie et mort des croyances collectives » - Hermann – 2006*))

Dire que Paul est mort et a été remplacé par un sosie, ce n'est tout de même plus fun que de dire que Paul est vivant.

La légende a peut-être pris appui sur un fait réel : Paul a eu un accident de vélomoteur en 1966 et on serait passé de cet accident sans grande gravité à l'accident de voiture mortel. Il s'agit là d'un phénomène fréquent dans le cas des rumeurs et légendes : un fait avéré et anodin est peu à peu déformé selon des logiques assez bien identifiées (les expériences de Postman et Allport sur la « propagation des rumeurs »* montre bien ce phénomène)

Il ne suffit pas de prétendre que Paul est mort, il faut le prouver ! Les partisans de la légende vont penser le prouver en cherchant des indices supposés être probants. Or en faisant cela ils font une erreur classique, que nous faisons tous, et qui ne pose pas de problèmes dans la vie courante mais pas dans ce cas. L'erreur est ce qu'on peut appeler « le biais de confirmation* » c'est-à-dire le fait de chercher les cas qui confirme notre idée a priori. Si on veut faire un vrai travail scientifique il faut au

contraire chercher l'information c'est à dire chercher tous les cas qui contredisent mon idée de départ. Tant que je ne trouve pas de contre exemple, je peux considérer que mon idée est bonne. Ainsi, si on prend l'idée a priori (idiote, par ailleurs) « toutes les anglaises sont rousses », la personne qui ne regarderait que les femmes rousses sans voir les autres aurait l'impression que son idée est confirmée. C'est ce que font les « croyants » dans l'hypothèse de la mort de Paul en plus, les indices qu'ils trouvent sont douteux).

Bref, ils ont trouvé pléthore d'indices et ont fabriqué ce que Gerald Bronner appelle « un mille feuille argumentatif * » (appelé également « Effet Fort », du nom de monsieur Fort). Il s'agit du fait qu'une accumulation supposée d'indices ou d'explications finit par entrainer la conviction parcequ'on se dit que « tout ne peut pas être faux » et parceque personne n'est en mesure (ou n'a envie) de réfuter chaque indice un à un. Du coup, ces indices ont l'air d'être vrais puisque personne ne les remet en cause. Je ne vais donner ici qu'une petite partie des indices.

On peut classer les « indices » trouvés en trois catégories : la personne de Paul, les pochettes de disques et les textes des chansons

II) PAUL A CHANGE

Comme on l'a déjà dit, Louis Yager sema le doute en prétendant que la voix de Paul n'était plus la même. Par ailleurs, après son accident de vélomoteur en 1966, Paul aurait voulu cacher une blessure à la lèvre en portant une moustache postiche (il semblerait que ce soit exact). Evidemment certains sont vite passés de l'idée de « postiche » à l'idée d'imposteur. D'autres croyants se sont mis à scruter les photos de Paul et ont prétendu qu'il avait physiquement changé, que la forme du front ou du menton n'était plus la même, etc...

Mais ces arguments ont été finalement assez peu mobilisés. Les croyants ont préféré chercher des indices sur les pochettes de disque.

III) LES INDICES DISSEMINES SUR LES POCHETTES

Abbey Road

La pochette de disque la plus commentée est celle d'Abbey Road, disque paru en 1969 au moment du démarrage de la rumeur.



Les croyants y ont vu toutes sortes d'indices.

Paul est le seul à traverser la rue pieds nus or, disent ils, c'est ainsi qu'on enterre les morts en Inde (où les Beatles avaient passé trois mois en 1968).

Si Paul est le défunt alors John est le prêtre (en blanc). John (le premier) et Ringo (le troisième) sont en blanc et en noir qui sont respectivement les couleurs du deuil en Inde et en Europe. Le problème c'est que George (le quatrième) est en bleu. Les croyants disent alors qu'il est en tenue de fossoyeur et ferme la marche (on voit là toute la plasticité des croyances).

De plus, Paul tient sa cigarette de la main droite alors qu'il est gaucher, ce serait donc la preuve qu'il ne s'agit pas de lui.

Enfin, l'indice qui a le plus fait parler est le numéro de la plaque d'immatriculation de la « coccinelle Volkswagen » garée sur le trottoir à gauche de la photo. En regardant bien on lit: LMW28 IF qui voudrait dire « **L**iving **M**cCartney **W**ould **B**e 28 **i**f » (« Mc Cartney aurait 28 ans si...»). On remarquera le petit tour de passe-passe consistant à ignorer le C majuscule de Cartney.

Sergent Pepper

Une autre pochette qui a fait beaucoup parler est « *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* ». Il faut rappeler qu'il s'agit d'un disque considéré comme ayant révolutionné la musique populaire de l'époque et qu'il se passe plus d'un an après la parution du dernier disque des Beatles et leur décision d'arrêter de jouer en concert.



Vu le foisonnement de personnages sur cette pochette, on n'est pas étonné de trouver des « indices ». On peut même être surpris que les fans n'en aient pas trouvé plus.

+ La terre fraîchement retournée serait celle d'une tombe qu'on vient de creuser.

+ Les fleurs jaunes forment une guitare basse (qui est l'instrument de Paul).

+ Une personne tend sa main au dessus de la tête de Paul et il s'agirait d'un signe de mort chez les celtes.

+ La poupée a à la main un modèle réduit de voiture. Cette voiture serait l'Aston Martin au volant de laquelle McCartney serait mort.

+ Certains iront jusqu'à poser un miroir devant les mots « LONELY HEARTS » au centre de la grosse caisse et y lisent « 1 ONE I X HE ^ DIE ». Traduction: 11 Septembre il meurt. (ici le IX signifie 9, le mois de septembre). Donc Paul Mc Cartney serait mort un 11 septembre (NB : la même date que le world trade centre, il y aurait de quoi lancer une autre rumeur)

Au dos du disque on a la photo suivante où seul Mc Cartney est de dos



Enfin, si on ouvre l'album, la photo centrale est celle-ci :



Paul y porte un brassard sur lequel il serait écrit « OPD » qui signifierait « Officially pronounced Dead » (mais le « D » n'est pas lisible)

Les croyants ont trouvé d'autres symboles sur d'autres pochettes de disques

Ainsi dans « Magical mystery tour », Paul serait déguisé en morse noir qui représenterait la mort dans certaines cultures scandinaves.

Magical mystery tour



Yesterday and Today

Dans *Yesterday and Today*, album américain des Beatles sorti en 1966, Paul est assis dans une malle qui symboliserait un cercueil



III) LES INDICES SONORES

Les croyants ont aussi cherché des traces de la mort de Paul dans les musiques des Beatles + Si on passe à l'envers le morceau déjà cité « Revolution 9 », les croyants entendent un accident de voiture et une voix disant: « *He hit a pole! Better get him to see a surgeon* » (« *Il a tapé un poteau, il faut l'emmener chez un médecin* »).

+ Dans *Strawberry Fields Forever*, ils entendent John dire « *I buried Paul* » (« *J'ai enterré Paul* »). En fait, il dit « *cranberry sauce*. ».

+ Dans *I'm so tired* passé à l'envers on entendrait « *Paul is dead, miss him, miss him* » (« *Paul est mort, il me manque, il me manque* »).

+ Dans *A day in the life*, « *I read the news today o boy [about a man...] he blew his mind out in a car* » (« *J'ai lu les titres ce matin... [c'était à propos d'un homme...] il s'est éclaté la cervelle en voiture* »), a été interprété comme confirmant la mort de Paul.

On voit donc le goût des croyants pour le « message crypté » qui excite la curiosité et, surtout, constitue un « secret » que seuls des initiés possèdent (au moins au départ). On a le même phénomène pour les « théories du complot* ».

IV) RECEPTION DE LA LEGENDE ?

Cependant, il manque une face essentielle dans ce recensement de la légende, c'est une analyse de sa réception. Beaucoup de commentateurs ont bien analysé le pourquoi du développement de cette légende et les moyens utilisés. Mais en revanche, on ne sait pas (à ma connaissance) combien de personnes y ont vraiment cru et combien de personnes l'ont diffusée. En effet, il ya un décalage entre le nombre de ceux qui y croient et le nombre de ceux qui participent à sa diffusion. Parmi ceux qui prennent connaissance de cette légende, il y a ceux qui y croient, ceux qui n'y croient pas et ceux qui sont indécis et tous peuvent participer à sa diffusion.

+ Ceux qui y croient la font circuler et seront souvent imperméables à toute réfutation. En effet, si on leur démontre la fausseté de la légende ils risquent fort d'être en situation de « dissonance cognitive* » (pour parler familièrement, ils vont passer pour des idiots), leur réaction sera donc probablement de trouver de nouveaux arguments pour maintenir la légende (si Lennon prétend qu'il n'a pas dit « *I buried Paul* » mais « *cranberry sauce* » ne serait ce pas parcequ'il est nécessaire de conserver le secret sur la mort de Paul ?). L'information devient alors « irréfutable* » (c'est à dire que tout argument contre renforce la croyance de départ). C'est un effet classique qu'on retrouve dans toutes les rumeurs

+ Ceux qui n'y croient pas seront dans doute tentés de la réfuter en utilisant les arguments adéquats mais en réfutant une légende, ils en parlent et contribuent à la faire circuler et créent peut être, involontairement, de nouveaux croyants. C'est tout la difficulté de la réfutation de la rumeur.

+ Les indécis se renseigneront peut être sur la rumeur et, ce faisant, la feront circuler.
+ Et n'oublions pas qu'il y a aussi ceux qui n'y croient pas mais trouvent cela plaisant et ludique et s'amuse à la raconter autour d'eux. Même s'ils en parlent en soulignant que c'est faux, peut être dans leur auditoire, certains seront convaincus de sa véracité ? Il n'est d'ailleurs pas rare qu'une légende urbaine démarre d'une fiction ou d'une plaisanterie (par exemple, la rumeur d'Orléans provient probablement d'un récit de roman-photo).

POST FACE

Si la légende de la mort de Paul est la plus célèbre, elle n'est apparemment pas la seule concernant les Beatles : J.M. Pottier, sur le site Slate, récapitule quelques unes d'entre elles comme celle du contrôle des Beatles par les Illuminati (évidemment), de l'assassinat de Pete Best, leur premier batteur, et surtout la Légende selon laquelle les quatre membres des Beatles n'ont jamais existé (apparemment chacun des membres aurait subi le même sort que Paul McCartney).

Toutes ces légendes sont « noires » et inquiétantes mais il existe aussi des rumeurs ou des légendes « roses » c'est-à-dire plaisantes mais qui circulent souvent moins que les noires. Parmi elles, on peut retenir la légende de la « bibliothèque-opéra » d'Haskell qui se situe sur la frontière entre les Etats-Unis et le Canada, dans les villes de Stanstead (Québec) et Derby line (Canada) et qui a été construite par la famille Haskell entre 1901 et 1906 pour témoigner des liens d'amitié entre les communautés américaines et canadiennes : la scène de l'opéra est au Canada mais les fauteuils sont aux Etats-Unis, les livres de la bibliothèque sont au Canada mais la salle de lecture aux Etats-Unis. La légende raconte que les quatre membres des Beatles se seraient rencontrés après leur séparation, ou auraient au moins prévu de le faire, afin de reconstituer leur groupe. La légende persiste localement bien que personne n'ait de preuve que cette rencontre ait été seulement programmée. On peut supposer que cette image de réconciliation du groupe le plus apprécié au monde ait pu trouver écho dans cette volonté de lier deux communautés.

Cependant, quand on fait une rapide recherche sur Internet on découvre que les premiers sites l'évoquant font tous référence à un seul et même article (publié dans différentes revues) et on peut se demander si la légende existe vraiment.

Conclusion

Si à l'issue de la lecture de ce dossier vous vous dites « *comment des gens peuvent-ils être assez bêtes ou naïfs pour croire à de telles histoires ?* » alors j'ai raté mon objectif.

Les légendes autour des Beatles sont des exemples caricaturaux de ce que chacun d'entre nous faisons régulièrement. Nous transmettons tous des rumeurs, des légendes et des informations incroyables (et fausses) à un moment ou à un autre. Souvent c'est sans conséquence mais cela peut aussi avoir des résultats dramatiques.

L'objectif du dossier est donc que vous connaissiez et sachez reconnaître quelques mécanismes essentiels des rumeurs.

QUESTIONS

7) Pourquoi peut-on qualifier le récit « Paul is dead » de parler de « Légende urbaine » ?

8) 8) En vous servant des documents fournis ainsi que des enseignements que vous avez tiré de la première partie du dossier (mécanismes,...) et éventuellement du dossier précédent (perceptions,...),vous analyserez la légende urbaine "paul est mort"

L'INVENTION ANTISEMITE D'UN COMLOT: LE PROTOCOLE DES SAGES DE SION

Document 20 : Présentation

L'ouvrage se présente comme la transcription des actes d'une rencontre secrète des dirigeants d'une société secrète juive d'inspiration sioniste. Elle met au point un plan diabolique de prise de contrôle du monde et d'avènement du « royaume d'Israël » : « Le roi des juifs sera le vrai pape de l'univers, le patriarche de l'Eglise internationale » ; « Les chrétiens sont un troupeau de moutons, et nous sommes pour eux des loups ». Les *Protocoles* insistent sur le noyautage de la police grâce à la Franc-maçonnerie, instrument au service des conspirateurs et sur l'utilisation des ressources infinies de la finance internationale.

Ce texte relève à la fois du plagiat, puisqu'il reprend notamment de nombreux passages d'un texte satirique de Maurice Joly, hostile à Napoléon III : *Dialogue aux enfers entre Machiavel et de Montesquieu* (1864), et du faux, fabriqué par un informateur de l'*Okhrana*, la police secrète tsariste, Matveï Golovinski, pour servir de justification à une politique de persécution des juifs. Plusieurs éditions sont publiées entre 1903 et 1907. La première paraît dans le journal de Saint-Pétersbourg *Znamia (Le Drapeau)*, dirigé par P. A. Krouchevan, un antisémite notoire qui a fomenté quelques semaines plus tôt le pogrom de Kichinev. Après la Première guerre mondiale, il est traduit et adapté dans de nombreuses langues. Son succès est alors immense.

Le 8 mai 1920, le *Times*, quotidien anglais de référence, interpelle ses lecteurs à l'occasion de la parution quelques semaines plus tôt d'une édition anonyme des *Protocoles* destinée à pousser le gouvernement anglais à poursuivre son intervention militaire en Russie, alors en proie à la guerre civile. « (...) Le *Times* ne reconnaîtra le faux qu'un an plus tard, mais il est trop tard pour endiguer la vague. Quant au milliardaire américain Henri Ford, antisémite forcené, il utilise son immense fortune pour les diffuser largement aux Etats-Unis dans son journal, le *Dearborn Independent*, dont les articles sont repris dans un livre au titre emblématique de la théorie de la conspiration juive mondiale: *Le Juif international: le principal problème mondial*, bientôt traduit en 16 langues. C'est l'un des principaux relais des *Protocoles*.

(Pierre-Yves Beaurepaire : « *Les Protocoles des sages de Sion* », Site Histoire par l'image <http://www.histoire-image.org/fr/etudes/protocoles-sages-sion>)

DOCUMENTS 21 : Extraits du Roman Graphique de Will Eisner : « Le complot – L'Histoire secrète des protocoles des Sages de Sion » - Grasset - 2005

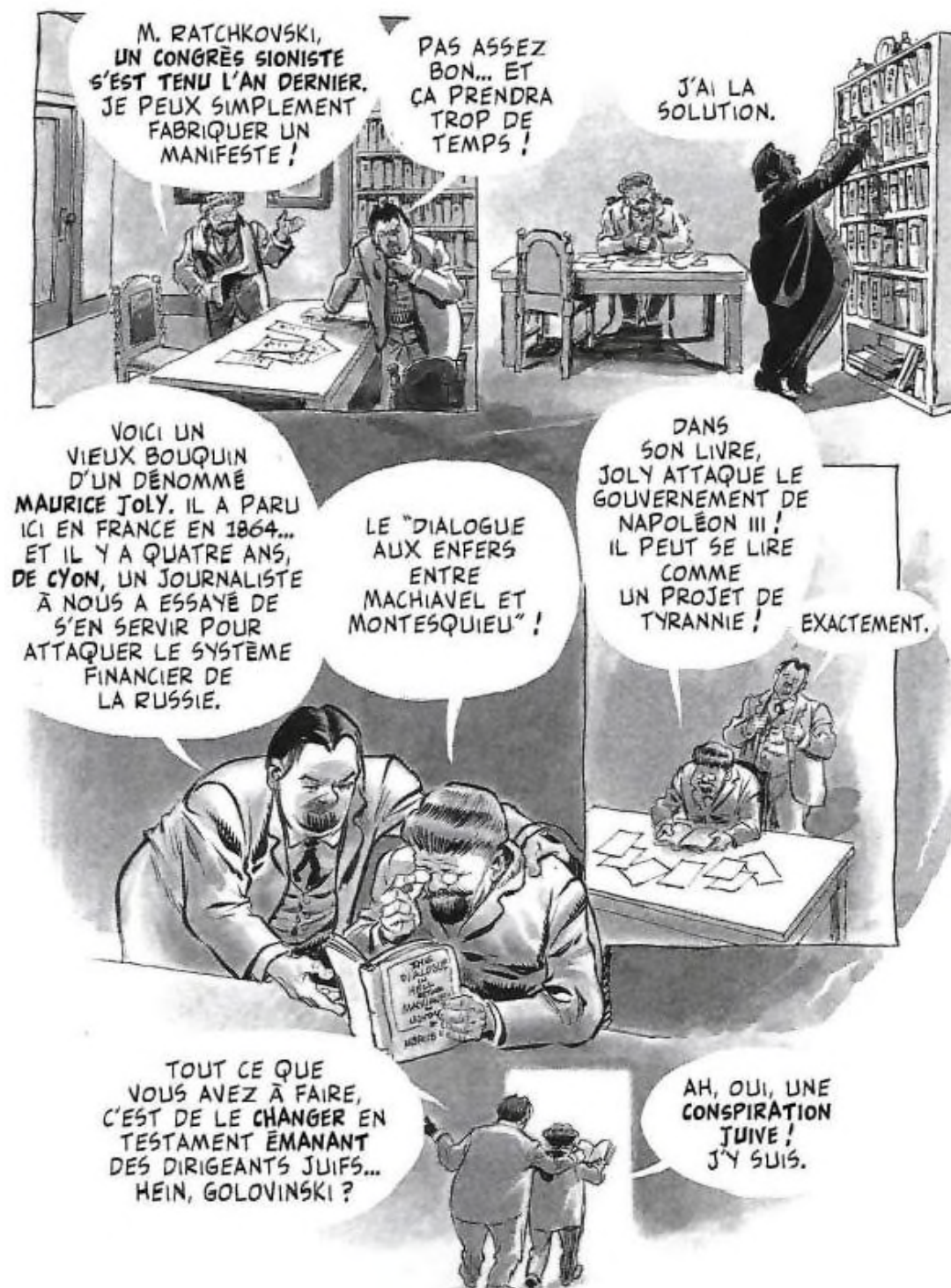
1894 – cour du Tsar Nicolas II – Celui-ci est influencé par les conseils du libéral Witte mais ce dernier a deux ennemis, Gorymine et Ratchovski qui décident de créer d'un complot juif de toutes pièces



1875 : Mathieu Golovinski propose de glisser des articles antisémites relatant de fausses nouvelles dans les journaux russes



1898 : Golovinski invente de toute pièce « le protocole des Sags de Sion » en plagiant un texte satirique de Maurice Joly, *Dialogue aux enfers entre Machiavel et de Montesquieu*, dont il reprend notamment de nombreux passages



Deux exemples de plagiat parmi d'autres

DIALOGUE AUX ENFERS

QUATRIÈME DIALOGUE

Machiavel : Vous ne connaissez pas l'inépuisable lâcheté des peuples [...] : rampants devant la force, sans pitié devant la faiblesse, implacables pour des fautes, indulgents pour des crimes, incapables de supporter les contrariétés d'un régime libre, et patients jusqu'au martyr pour toutes les violences du despotisme audacieux, brisant les trônes dans les moments de colère, et se donnant des maîtres à qui ils pardonnent des attentats pour le moindre desquels ils auraient décapité vingt rois constitutionnels.

PROTOCOLES

NUMÉRO 3, para. 6

La lâcheté infinie des Goyim qui rampent devant la force, qui sont impitoyables pour la faiblesse et pour les fautes, mais indulgents pour les crimes, qui ne veulent pas supporter les contradictions de la liberté, qui sont patients jusqu'au martyr devant la violence d'un hardi despotisme, voilà ce qui favorise notre indépendance. Ils souffrent et supportent des premiers ministres-dictateurs actuels des abus pour le moindre desquels ils auraient décapité vingt rois.

DIALOGUE AUX ENFERS

PREMIER DIALOGUE

Machiavel : Est-ce que la politique a rien à démêler avec la morale ?...

Ce mot de « droit » lui-même... ne voyez-vous pas qu'il est d'un vague infini ?

Où commence-t-il, où finit-il ? Quand le droit existera-t-il, et quand n'existera-t-il pas ? Je prends des exemples. Voici un État : la mauvaise organisation des pouvoirs publics, la turbulence de la démocratie, l'impuissance des lois contre les factieux, le désordre qui règne partout, vont le précipiter dans la ruine. Un homme hardi s'élance des rangs de l'aristocratie ou du sein du peuple ; il brise tous les pouvoirs constitués ; il met la main sur les lois, il remanie toutes les institutions, et il donne vingt ans de paix à son pays. Avait-il le droit de faire ce qu'il a fait ?

PROTOCOLES

NUMÉRO 1, para. 11, 12, 13, 14

La politique n'a rien de commun avec la morale.

Le mot de « droit » est une idée abstraite que rien ne justifie.

Dans un État, où le pouvoir est mal organisé, où les lois et le gouvernement sont devenus impersonnels du fait des droits sans nombre que le libéralisme a créés, je vois un nouveau droit de me jeter, de par la loi du plus fort, sur tous les ordres et tous les règlements établis et de les renverser ; de mettre la main sur les lois, de reconstruire toutes les institutions et de devenir le maître de ceux qui nous ont abandonné les droits que leur force leur donnait, qui y ont renoncé volontairement, libéralement...

Allemagne 1921





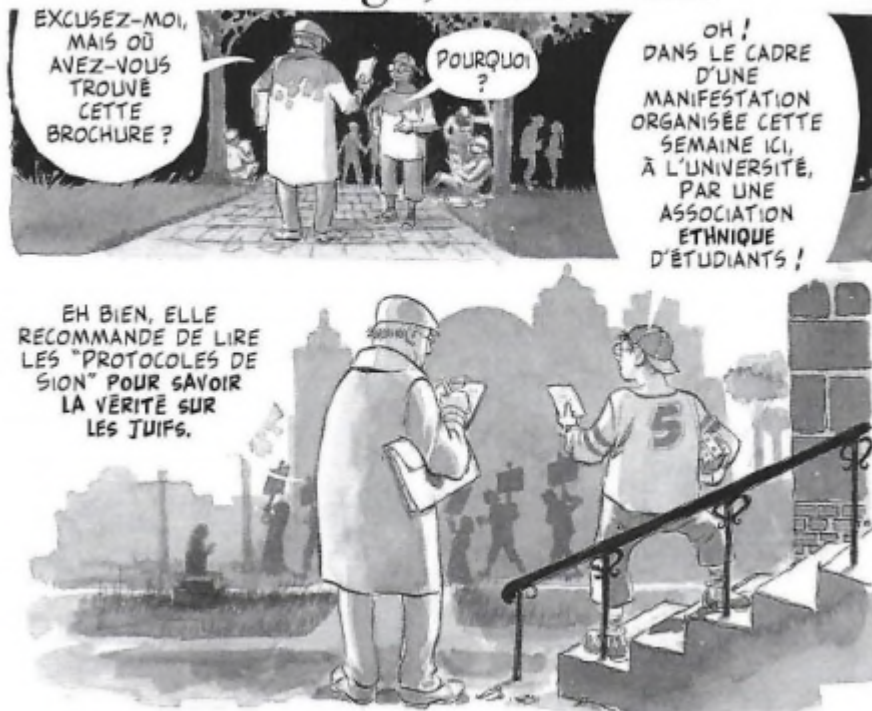
2000 Louisiane, États-Unis

ICI MÊME, JE DÉCOUVRE QUE LA LIGUE DE DÉFENSE CHRÉTIENNE DISTRIBUE DES EXEMPLAIRES DU "JUIF INTERNATIONAL", PUBLIÉ PAR HENRY FORD DES ANNÉES PLUS TÔT !



ET PAS SEULEMENT ICI !! DERNIÈREMENT, AU LIBAN, LE FRÈRE DU FEU PRÉSIDENT ÉGYPTIEN NASSER A SORTI UNE ÉDITION LIBANAISE DES "PROTOCOLES" !

2001 San Diego, États-Unis



QUESTIONS

- 8) Pourquoi peut-on dire que le « Protocole des Sages de Sion » relève de la « fake new » ?
- 9) Pourquoi peut-on dire qu'il appartient à la catégorie des théories du complot ? (utilisez pour cela les caractéristiques des théories du complot présentées dans le document 15)

ANNEXES : LEXIQUE, BIBLIOGRAPHIE, SITOGRAPHIQUE

Lexique (portant sur tous les dossiers de l'année)

Biais de confirmation : forme spécifique de biais cognitif. Il s'agit de la tendance naturelle des individus à chercher des exemples confirmant l'hypothèse défendue ou les croyances adoptées. Normalement il faut adopter une démarche « d'infirmité » consistant à rechercher les exemples qui remettent en cause l'hypothèse défendue

Dissonance cognitive : désigne l'état d'inconfort d'un individu qui se trouve face à des informations, croyances qui sont contradictoires et incompatibles et/ou incompatibles avec son propre comportement. Pour réduire une dissonance cognitive l'individu aura tendance à transformer ou supprimer une des informations contradictoires. ?

Communauté : le terme est polysémique et peut prêter à l'abus de langage. En sociologie, il désigne un groupe de personnes partageant valeurs, mode de vie, croyances et ont un sentiment commun d'appartenance. En ce sens, on peut parler de communauté pour les fans les plus ardents des Beatles.

Croyant : sans connotation religieuse obligatoire, désigne ici celui qui croit à une information

Irréfutable, irréfutabilité : dans le langage courant, irréfutable désigne ce qui ne peut pas être contesté parce qu'il est démontré. En épistémologie, le terme prend une autre dimension car il désigne une proposition construite de telle manière qu'il n'est pas possible de la tester par une remise en cause.

Norme d'internalité : tendance à attribuer aux caractéristiques de la personne les raisons de ce qui lui arrive ou de ce qu'elle fait.

Conformisme : tendance à adopter les comportements, normes ou valeurs du groupe auquel on est confronté (voir effet Asch)

Effet témoin : influence du groupe sur la capacité d'un individu à réagir face à un événement

Propagation des rumeurs (Poste et Allport) : dans une expérience psycho sociale de 1942, Postman et Allport ont montré qu'au cours d'un processus de rumeur, un message se déforme selon trois processus : La réduction (certains détails sont minorés ou disparaissent, l'accentuation (certains détails sont grossis et mis en évidence) et l'assimilation (les différents éléments considérés sont transformés de façon à coller avec les préjugés, stéréotypes ou idées préconçues)

Rumeurs et légendes urbaines (ou « légendes contemporaines ») : Une rumeur ou une légende urbaine se caractérise par le fait qu'on ne connaît pas la source de l'information qu'elle véhicule. En revanche, une rumeur n'est pas nécessairement fautive (par exemple, le cancer de Mitterrand a constitué typiquement une rumeur des années 1980 qui s'est révélée exacte). La légende urbaine se distingue de la simple rumeur dans le fait qu'elle met en œuvre un récit plus élaboré et souvent unique (dire que qu'il y a des verres de terre dans les produits d'un fast-food célèbre relève de la

rumeur, dire qu'un jour une personne a trouvé une mygale dans un yucca relève de la légende urbaine). Les frontières entre les deux genres peuvent être poreuses

«**Mille feuille argumentatif** » (appelé également « **Effet Fort** ») : processus d'accumulation d'arguments en faveur d'une légende ou d'une « théorie du complot » qui a pour résultat de rendre crédible cette légende ou ce récit complotiste.

Théories du complot: la théorie du complot relève de la famille des rumeurs et des légendes urbaines mais ce qui la caractérise c'est l'idée que les événements qui se passent dans le monde sont le fruit de l'action d'un groupe (francs maçons, illuminati, juifs,...). En ce sens, « la mort de Paul » qui relève de la légende urbaine n'est pas éloignée des théories du complot. Le terme « théorie du complot » prête à caution car en science une théorie doit être soumise à vérification et à réfutation, ce qui n'est pas le cas des « théories du complot ». Certains auteurs préfèrent le terme « conspirationnisme », « récits conspirationnistes ».

Bibliographie, sitographie

Bibliographie, sitographie générales (Toutes les références sont consultables au CDI)

Ouvrages faciles à lire

- + Gerald Bronner « Vie et mort des croyances collectives », Paris, Hermann, 2006
- + Gerald Bronner : Coïncidences. Nos représentations du hasard », Paris, Vuibert, 2007
- + Gerald Bronner – Guillaume Erner : « Manuel de nos folies ordinaires » -Mango, 2006
- + Véronique Champion-Vincent et Jean-Bruno Renard: «Légendes urbaines, rumeurs d'aujourd'hui»- Payot – 1992

Dans la section « Les Sciences sociales autrement » (BD et sciences sociales »)

- + Gerald Bronner – Krassinski : « Crédulité et rumeurs – Faire face aux théories du complot et aux fake news» - La bédéthèque des savoirs – Le Lombard – 2018)
- + Will Eisner : « Le complot – L'Histoire secrète des protocoles des Sages de Sion » - Grasset - 2005
- + Makyo : manipulator – Ed Les Arènes - 2016

Autres références

- + Gerald Bronner : « La pensée extrême », Paris, Denoël, 2009
- + Gerald Bronner La démocratie des crédules
- + V. Champion-Vincent et J.B. Renard: « De source sûre » - Payot – 2002)
- + Revue Communication : « Rumeurs et légendes Contemporaines » - Compilation d'articles dirigée par Véronique Champion – Vincent et J.B. Renard – accessible en ligne : https://www.persee.fr/issue/comm_0588-8018_1990_num_52_1
- + Pascal Froissard : « La rumeur » - Belin – 2010
- + Raoul Girardet : « Mythes et mythologies politiques » - Point- seuil - 1990
- + Jean-Noël Kapferer : « Rumeur, le plus vieux media du monde » - Seuil – 1987)
- + Edgar Morin: « La rumeur d'Orléans » - Point-Seuil- 1969
- + Jean Bruno Renard: « Rumeurs et légendes urbaines » - Que sais je ? – P.U.F. – Paris – 1999)
- + Christian Salmon: « Storytelling, la machine à fabriquer des histoires » - La Découverte- 2007)

Bibliographie et sitographie relatives au Beatles

On peut trouver d'innombrables évocations de cette légende sur Internet. Nous n'en retenons que quelques unes.

- + Joyce Chen : « Paul McCartney est-il mort ? Les grands complots du rock » - Magazine Rolling Stone - 3 août 2018 - <https://www.rollingstone.fr/paul-mccartney-mort-grands-complots-rock/>
- + Feldup : « La plus grande théorie du complot de la musique - Findings N°49

<https://www.youtube.com/watch?v=ShkLzaiCS6I&t=1097s&fbclid=IwAR1GGFBEEmErp3P905RR2aglVNmCc4sClcmrLa4Ynt5 DPQta2U4ZQceP6tw>

+ Danièle Heymann : « Paul McCartney : toujours vivant » - L'Express – 1969 - https://www.lexpress.fr/culture/musique/1969-paul-mccartney-toujours-vivant_2101375.html +

Journal Télévisé de 20H : « Rumeur sur la mort de Paul McCartney » - 19 janv. 1974 – Ina- <https://m.ina.fr/video/CAF90034483/rumeur-sur-la-mort-de-paul-mccartney-video.html>

+ Jean Noël Kapferer : « Rumeur, le plus vieux media du monde » - Seuil - 1987

+ Jean Noël Kapferer : le contrôle des rumeurs » - Revue Communications n°52 – 1990 - https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1990_num_52_1_1785

+ Morgan Lowrie : « Une rumeur sur les Beatles persiste dans une ville frontalière du Québec » - <https://www.lesoleil.com/arts/musique/une-rumeur-sur-les-beatles-persiste-dans-une-ville-frontaliere-du-quebec-e3e174cfdcc91c6c7a0604392da40338>

+ J.M. Pottier: « «Les Beatles n'ont jamais existé», la meilleure théorie du complot sur les Fab Four » - 8 Décembre 2014 – Slate - <http://www.slate.fr/story/95515/beatles-jamais-existe>

Bibliographie sur le protocole des sages de Sion

+ Will Eisner : « Le complot – L'Histoire secrète des protocoles des Sages de Sion » -Grasset - 2005

+ Pierre-André Taguieff : « Les protocoles des Sages de Sion ; faux et usages d'un faux » - Fayard - 2004